

Make it new! Traduire la poésie
(histoire, théorie, pratique)

*

Arlésiennes III
(mai 2023)



Esther Ramón

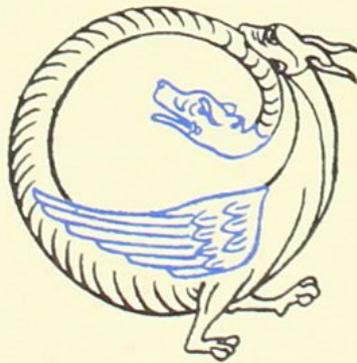
Esther Ramón & Tundra

Esther Ramón

Tundra

Prólogo de Juan Carlos Suñén

De umbral en umbral



Igitur/ Poesía

La poète

Esther Ramón (Madrid), germaniste, docteur en Littérature Comparée, enseigne à l'Université Carlos III de Madrid (Master International de Photographie contemporaine de l'EFTI, Centre International de la Photographie et du Cinéma), en Master des professions artistiques Escuela Sur et à la Fondation José Hierro. Ouvrages publiés : *Tundra* (Igitur, 2002), *Reses* (Trea, 2008, Prix Ojo Crítico), *Grisú* (Trea, 2009), *Sales* (Amargord, 2011), *Caza con hurones* (Icaria, 2013), *desfrío* (Varasek, 2014), *Morada* (Calambur, 2015), *en flecha* (Éditions La Palma, 2017), *Sellada* (La bala perdida, 2019), *Semilla* (La bala perdida, 2022) et *Los naipes de Delphine* (Fórcola, 2022), ensemble en prose inspiré du Rayon vert d'Eric Rohmer.

Traductions de ses poèmes en plusieurs langues (anglais, français, allemand, roumain, norvégien, suédois, portugais, arabe), inclusion dans des anthologies, *Panic cure. Poetry from Spain for the 21st Century* (Shearsman Books, UK et Otis Books / Seismincity Editions, USA, 2014), *Del alma a la boca. 13 poetas madrileñas* (Huerga & Fierro editores/ Poesía, 2018), ou des revues, *Europe, Place de la Sorbonne, HispanismeS, Los Angeles Review, Columbia Journal, The Offing*.

Compte rendu

Tutrice : Laurence Breyse-Chanet (CRIMIC, Sorbonne Université)

Participantes : Diane Coutellier, Charlotte Heyner, Jeanne Jacob, Camille Gosselet, Andrea Martinez, Sasha Sharapa, Marie Tilche, Alicia Salvador Ivorra, Eleanor Williams

Du lundi 22 mai au vendredi 26 mai, neuf apprenties-traductrices et moi-même avons eu la chance d'être les invitées de l'année 2023 du CITL-ATLAS et de l'ENS-PSL. Il se trouve que je venais de publier en bilingue, aux éditions Cheyne, la traduction d'un recueil de 2021 de la poète espagnole Esther Ramón (née en 1970 à Madrid), *Scellée* (*Sellada*, Bala perdida, 2022). Le nouvel horizon était un retour sur son parcours, avec un travail en amont sur son premier recueil, *Tundra*, de 2002 (Igitur).

Le premier jour de travail a consisté tout d'abord en une brève présentation de la poète, et d'une synthèse rapide de mon propre parcours de traductrice et de mes choix, en reprise de ce que j'avais pu exposer lors du séminaire d'introduction à l'atelier, auquel m'avaient invitée Roland Béhar et Nathalie Koble à l'ENS le 13 mars 2023.

Il était important de donner maintenant une contextualisation plus précise de l'ouvrage, composé par la poète lors d'un séjour en résidence d'écriture aux Canaries, fait biographique impossible à identifier explicitement dans le recueil, mais qui projette un éclairage étrange sur le titre, *Tundra*, donc *Toundra*, sur lequel a commencé la réflexion, et sur paysages et animaux pour le moins inattendus qui surgissent au fil des deux parties, de chacune 15 et 14 poèmes respectivement.

Nous avons fait un repérage des titres antérieurs des recueils d'Esther Ramón, *Reses*, *Grisú*, *Sales*, *Desfrío*, *Morada*, *en flecha*. Presque tous reposent sur un substantif, une matrice active qui d'emblée, comme le ferait un mode verbal puissant, vient mettre en marche le travail de l'imaginaire du lecteur – mais non pour la poète, qui dit trouver souvent ses titres après l'écriture, même si d'emblée elle tourne autour d'une image, d'une notion, comme celle de « dégel », qui vient aimanter ses poèmes. Ici, la « toundra » ouvre l'espace de l'imagination du froid, d'une terre aride, dure, où la vie n'est pas apparente, mais enfouie, cachée, larvée, et doit émerger. C'est là que prend ancrage le noyau vivant de l'écriture, depuis l'idée de graines, d'une latence de vie, non impossible, mais en puissance encore.

Nous avons ensuite fait d'autres repérages, comme celui de la présentation typographique en italiques parfois, comme si la voix du sujet, très peu présent, se dédoublait, creusait une profondeur vocale dans le poème, au moment initial de l'œuvre, puisqu'il s'agit du premier recueil, où est inventée l'origine de la voix. À cette présentation pour l'œil, répond une grammaire curieuse, qui vient dire les glissements de l'identité du sujet qui entreprend sa quête. En espagnol, des formes verbales à l'impératif et à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif peuvent se confondre, traduire sera donc prendre la mesure du rapport à un sujet souvent *caché* (l'adjectif « *oculto* » revient plusieurs fois, pour qualifier des trous ou des tambours), et qui invente un interlocuteur non

identifié, autre, ou autre de lui-même. C'est un espace de quête de l'identité qui s'ouvre, le traducteur doit en avoir conscience dans chacun de ses choix.

Un paysage étrange, lié au froid dans lequel est encore plongée la vie, vient croiser des allusions cryptées au paysage volcanique de l'Île de Palma, avec ses crabes et ses cratères inquiétants, qu'il ne faudra pas rattacher à un paysage autre qu'imaginaire (et donc il s'agira d'en traduire la toponymie signifiante, pour inclure le lecteur dans ce voyage qui n'a rien de géographique). À cet entrecroisement, est liée une musicalité profonde, mais brusquement cassée, comme s'il fallait procéder par bonds rapides pour aller vers une origine entrevue, sitôt effacée, impossible à atteindre si ce n'est pas brève fulgurance, dans des images qui fonctionnent de façon réticulaire, et dont le repérage doit être actif, afin que la traduction en réinvente la déclinaison identique ou les variantes. Les deux parties, légèrement asymétriques, à un poème près (donc 15 et 14 poèmes respectivement), assurent le léger déséquilibre qui laisse la quête ouverte, non résolue. Toute clôture est interdite, empêchée, alors même que dans le second mouvement particulièrement, la lutte s'intensifie contre ce qui enferme, pour rouvrir par des rites paradoxalement inquiétants un passage à la vie.

Trois groupes de traductrices ont été constitués après ce «panorama» d'ensemble du recueil, avec à chaque fois une étudiante espagnole ou parlant très bien l'espagnol. Dans le premier, Alicia, Jeanne et Camille. Dans le deuxième, Eleanor, Marie et Sasha. Et pour le troisième, Andrea, Diane et Charlotte.

Au fil des jours, j'ai choisi de répartir les poèmes de différentes façons. Soit un même poème pour les trois groupes, afin qu'ensuite l'on discute ensemble des propositions. Soit une répartition parallèle de trois poèmes différents, et nous échangeons ensuite en commun sur les choix des trois traductrices du même groupe, qui avaient déjà entre elles envisagé plusieurs possibilités, et fait un choix, ou plusieurs, alors repris ensemble.

C'est ainsi que vingt-sept poèmes ont été traduits. Le vendredi matin, nous y avons ajouté deux poèmes de *Toundra* que j'avais publiés en 2018 dans le n°8 de la revue *Place de la Sorbonne*, et nous les avons légèrement revus pour les fondre de façon homogène à nos choix nés de la logique de la traduction du recueil.

La semaine s'est terminée par un triple point d'orgue. Nous avons pu bénéficier de la relecture de Nathalie Koble, qui, restée extérieure à ces travaux, était à même de les juger depuis une oreille nouvelle. Son aide fut précieuse, nous avons écouté ses remarques, lui avons répondu, parfois infléchissant nos choix, parfois les resituant dans la logique de notre traduction pour les maintenir. Nous la remercions encore de son attention, tout comme nous saluons la constante implication de Roland Béhar tout au long de nos travaux.

D'autre part, nous avons demandé aux étudiantes-traductrices de langue maternelle autre que le français de nous proposer une traduction d'un poème de *Tundra* dans leur langue. Sasha nous a offert une version double, en ukrainien et en russe, de « Distancia ». Eleanor et Marie ont choisi chacune un poème distinct pour en proposer une traduction en anglais, respectivement « Sin sol » et « Brasas ». Alicia a choisi de faire une version en valencien de « Caída libre ». Enfin, Roland Béhar s'est joint à notre chœur depuis l'allemand pour différents poèmes que l'on trouvera également ci-dessous.

Au terme de ces rencontres, nous avons pu organiser une visio-conférence avec la poète, en ligne depuis Madrid. Nous avons réfléchi aux questions à lui poser, elle y a répondu avec un grand sens de l'écoute et du dialogue, et nous l'en remercions encore très vivement.

Pour ce qui est de notre travail commun, nous avons choisi d'offrir ici, en guise de notre reconnaissance, nos versions finales de « Distancia », « Caída libre », « Sin sol », « Brasas » et « Liturgia ».

DISTANCE

Tends la corde tout autour sans forcer
le ressort délicat de son aile
malade et tire doucement pour
la déposer sur la première embrasure,
qu'elle s'éloigne maintenant de la maison et regarde
en face les nuages à sa portée et les
poteaux électriques et les
jardins.

CHUTE LIBRE

La distance fixée,
le pied cherche des creux
dans la roche. Il écarte
la neige qui efface
ses empreintes.

Repos : le corps médite,
tente l'échec, libère les
mains qui détissent la trame
de la montagne, la crête
s'obscurcit et il n'y a pas d'élan :
si le vent empoigne, ne pas tituber.

Pièges aux pattes échardées ;
une ligne une bouche coulissante
attachée au cou des branches
les arbres sont recouverts
de peaux sales de lapin.

Descendant à peine, le pas
avance à peine, il contourne la marque
sans la toucher, on entend au loin
hennir les chevaux de lumière
ce pourrait être aussi
des loups chassés ou des palombes.

Brûlure sur la corde,
froid d'ailes qui frôlent
le dos trouble de la montagne.
Le harnais ajusté, nous restons suspendus
tels des pots de fleurs.

SANS SOLEIL

Il y a des amphibiens de lave sèche
à l'intérieur du bateau éveillé,
des crapauds sur la voie jaune,
des têtes plates de serpent
qui émergent de la montagne,
des carapaces sur les rocs,
des lézards congelés.

*Toute la nuit des pierres sont tombées
par les trous cachés du toit*

Chemin du retour parmi les arbres,
repos de la mémoire des bois :
lire les mots qu'écrit le courant,
voir les corps détachés des branches
nager lentement au centre du lac,
dans le cratère sans clairière ni sentier.

*Des pales blanches sur le lit de roche
tournent sous le calme du vent*

La vitre découverte sur la dalle,
le jour se lève derrière les paupières
et l'encre vient barbouiller le silence
des premiers rayons sur le mur.

BRAISES

S'endormir sur le dos d'un cheval.
S'éveiller sur le sable, être
sable et sentir le trot
qui disperse.

Écouter le tonnerre sous le ciel
dégagé (roulements cachés
qui libèrent les voix du volcan,
le sel de la peur).

*Marches infestées
de pas qui taillent
un cri dans le bois*

Palper le vertige en chevauchant
des pierres fauves dans le refuge.
Retrancher les tambours.
Retirer des bouteilles au silence.

*Déguise cette odeur.
Fleurs du feu*

Veiller dans un lieu de
décombres, boue qui recouvre
les affiches, chiens qui aboient.

LITURGIE

Ou bien refuser de manger le fruit
et préparer un onguent
blanc, en étaler le froid
sur la poitrine, sur les
épaules nues.

Tu trahis ma confiance
en désertant.

Piétiner peut-être les raisins
verts, de salive et de boue
salir leur jus,
le mélange qui déborde,
le bol à la fenêtre
et attendre qu'il pleuve,
désirer
qu'il pleuve.

VERSIONS UKRAINIENNE ET RUSSE

Espagnol	Ukrainien	Russe
<p>Distancia</p> <p>Tensa la cuerda alrededor sin forzar</p> <p>El delicado resorte de su ala</p> <p>Enferma y tira despacio hasta</p> <p>Depositarla en el primer alféizar,</p> <p>que se aleje ahora de la casa y mire</p> <p>de frente las nubes a su alcance y los postes eléctricos y los jardines.</p>	<p>Дистанція</p> <p>Тятиву натягни сильно і ніжно</p> <p>Чутливу пружину її крила</p> <p>Тендітного і легко стріляй</p> <p>Поціль нею на першу амбразуру,</p> <p>Нехай летить щодалі від дому</p> <p>І озирає все навкруги до самого обрію і хмари</p> <p>Й електричні стовпи</p> <p>І сади.</p>	<p>Дистанция</p> <p>Нить натяни</p> <p>Легко без напруги</p> <p>Ее слабого крыла хрупкую пружину</p> <p>Стреляй неспешно</p> <p>Направь ее к первой амбразуре,</p> <p>Пусть летит сквозь облака</p> <p>Глядя под собою на линии электропередач</p> <p>И на сады.</p>

VERSIONS ANGLAISES

WITHOUT SUN (*Sin sol*)

There are dry lava amphibians
inside the sleepless boat,
toads on the yellow road,
flat heads of snakes
emerging from the mountain,
shells on rocky crags,
frozen lizards.

*Stones fell all night long
through the holes hidden in the roof*

A pathway back through the trees,
rest in the memory of the woods:
read the words written by the current,
see the bodies detached from the branches,
swim slowly in the centre of the lake,
in the crater with neither clearings nor trails.

*White mill sails on the bed of rock
move with the stillness of the wind*

The pane of glass uncovered on the paving slab,
dawn breaks behind the eyelids
and ink smudges the silence
of the first sunbeams on the wall.

EMBERS (*Brasas*)

Sleeping on the back of a horse.
Waking on the sand, being
sand and feeling the trot
scattering.

Listening to thunder under
clear skies (hidden rolls freeing
the voices of the volcano
the salt of fear).

Stairs ridden with
steps that carve
a cry into the wood

Grasping vertigo while riding
tan stones in the haven.
Discounting the drums.
Subtracting bottles from the silence.

Disguise this smell.
Flowers of fire

Sleepless in a wasteland,
mud covering the posters,
barking dogs.

VERSION VALENCIENNE

CAIGUDA LLIURE (*Caída libre*)

Fixada la distància
el peu busca buits
en la roca. Aparta
la neu qu'esborra
les seues petjades.

Descans: el cos medita,
assaja el fracàs, amolla les
mans que desfan la trama
de la muntanya, el cingle
s'esfosquix i no hi ha impuls:
si empunya el vent, no vacil·lar.

Ceps amb potes estellades
una línia en la boca escorredora
cenyida al coll de les branques
amb brutes pells de conill.

A penes baixant, a penes
el pas avança, sorteja la marca
sense xafarla, al lluny s'escolta
renillar els cavalls de llum,
encara que podrien ser
llops caçats o coloms.

Abrasa sobre la corda,
el fred d'unes ales fregant
l'esquena térbola del mont.
Ajustat l'arnés, penjem
com tests.

VERSIONS ALLEMANDES

DISTANZ (*Distancia*)

Spann die Leine ringsum, zwingen nicht
die zarte Feder seines kranken
Flügels und ziehe sanft, soweit,
bis auf das Setzen auf die erste Fensterbank,
möge sie sich nun vom Haus entfernen und den
greifbaren Wolken ins Gesicht schauen und den
Strommasten und den
Gärten.

SONNENLOS (*Sin sol*)

Es gibt –
Amphibien aus trockener Lava
drinnen im schlaflosen Boot,
Kröten auf der gelben Spur,
aus den Bergen hervor-ragende
flache Schlangenköpfe,
Insektenpanzer auf Felsen,
eingefrorene Eidechsen.

*Die ganze Nacht hindurch fielen Steine
durch die versteckten Löcher im Dach.*

Der Rückweg durch die Bäume,
die Ruhe in der Walderinnerung:
die stromgeschriebenen Wörter lesen,
die astgelösten Körper sehen,
schwimmen, langsam, mitten im See,
im Krater ohne Lichtung noch Pfad.

*Weiße Flügel auf dem Felsenbett
bewegen sich in der Ruhe des Windes.*

Entdecktes Glas auf der Steinplatte,
der Tag geht hinter Augenlidern auf
und die Tinte verschmiert die Stille
der ersten Strahlen auf der Wand.

GLUT (*Brasas*)

Auf einem Pferderücken einschlafen.
Auf dem Sand aufwachen und, Sand
seiend, den Trab spüren,
der zerstreut.

Dem Donner lauschen, unter dem klaren
Himmel (verborgene Rollen
die des Vulkans Stimmen freisetzen,
das Salz der Angst).

*Von Schritten verseuchte
Stufen, die einen Schrei
in das Holz schnitzen.*

Den Schwindel beim Reiten ertasten,
falbe Steine in der Hütte.
Die Trommeln zurückziehen.
Flaschen der Stille entziehen.

*Den Geruch verschleiern.
Blumen aus dem Feuer*

Wachen in einem Ort der
Trümmern, Schlamm, der
Plakate bedeckt, Hunde, die bellen.

FREIER FALL (*Caída libre*)

Festgelegte Distanz –
der Fuß sucht Vertiefungen
im Felsen. Er schiebt
den Schnee, der seine Spuren
verwischt.

Ruhe: Der Körper meditiert,
versucht das Scheitern, lässt die
Hände los, die des Berges Gewebe
entwirren, der Kamm
verdunkelt und der Schwung schwindet:
nicht taumeln, wenn der Wind ins Schwingen bringt.

Fallen mit splitterversehene Beinen;
eine *Schnur ein Schiebe-Maul*
befestigt am Hals der Äste
die Bäume sind bedeckt
mit schmutzigen Kaninchenfellen.

Kaum tiefer, der Schritt
kommt kaum voran, an der Markierung vorbei
ohne sie zu beschreiten, in der Ferne, man hört
wiehern die Pferde des Lichts,
es könnten auch
gejagte Wölfe sein, oder Tauben.

Brennen auf dem Seil,
die Kälte einiger Flügel, den
trüben Rücken des Berges streifend.
Im Klettergurt, wie Blumentöpfe,
hängen wir.

LITURGIE (*Liturgia*)

Oder sich weigern, die Frucht zu essen
und eine weiße Salbe
zubereiten, dessen Kälte
auf die Brust streichen, auf die
nackten Schultern.

*Du missbrauchst mein Vertrauen
indem du desertierst.*

Vielleicht die grünen Trauben
zertreten und ihren Saft
mit Speichel und Schlamm beschmutzen,
die überlaufende Mischung,
die Schüssel im Fenster
und warten, bis es regnet –
wünschen
dass es regnet.

